—Où avez-vous passé la nuit, mon fils ? lui dit-il aussitôt qu'il le vit entrer dans son cabinet.

—M. le chanoine, répondit Lafage, hier, pendant que j'admirais les belles fresques de Sainte-Cécile, j'oubliai que l'heure du couvre-feu avait sonné ; les portes étaient fermées, et j'ai dormi au pied de la statue de saint Raymond, mon bienheureux patron.

Le chanoine rit de la mésaventure de Lafage et lui recommanda de ne pas tant prolonger à l'avenir ses promenades artistiques. Il lui donna un professeur de dessin dont les leçons devinrent bientôt inutiles, tant ses progrès étaient rapides et merveilleux. Raymond, pour témoigner sa reconnaissance au chanoine son bienfaiteur, le peignit sur une grande toile, avec la vieille Brigite, sa gouvernante ; et ses deux portraits furent jugés si ressemblans, que le jeune peintre reçut les félicitations un chapitre de Sainte-Cécile. Il composait en même temps quelques tableaux pour des peintres italiens qui parcouraient alors les villes et villages du Languedoc. Sans autre guide que la nature, sans autre inspiration que celle de son génie, il parvint à traiter, à exécuter avec un égal succès tous les sujets qu'on lui proposait. La vie des saints, les fastes militaires de la France, les métamorphoses de l'amour fournissaient une ample et riche matière à son infatigable activité. Le chanoine, fier d'avoir retiré ce jeune homme de l'obscurité, ne lui refusait rien de ce qui pouvait accélérer ses progrès. Un tableau, dessiné Cécile mit le comble à l'estime que le chapitre de la cathédrale avait avouée depuis un an à Lafage.

—Mon fils, lui dit le chanoine son protecteur, je suis fier d'avoir deviné votre rare talent, lorsque vous étiez encore dans l'atelier de votre père à l'Isle-d'Albi. Maintenant vous avez besoin des conseils des plus habiles maîtres. Allez à Toulouse ; je vous donnerai une lettre pour l'ingénieur de la province, il vous admettra au nombre de ses élèves, et avec un tel guide vous irez loin.

Le chanoine ne se borna pas à une exhortation stérile ; il dénoua les cordons de sa bourse, et vingt pièces d'or doublèrent instantanément le courage de Raymond Lafage.

II.

L'ATELIER DE PIERRE RIVALZ.

Chargé des bénédictions de son protecteur et d'une lourde valise que la vieille Brigitte avait bien garnie, Raymond Lafage franchit le seuil de la maison du chanoine qui lui dit d'une voix émue :

—Mon fils, je te confie Cocote ; c'est une excellente monture, la reine des jumens paisibles. Depuis cinq ans, elle n'est pas sortie d'Albi. Prends bien garde, Raymond, voyage à petites journées ; je te confie Cocote.

Le chanoine parlait encore, et déjà le jeune Lafage sortait de la ville au grand trot. Depuis vingt ans Cocote tremblait pour la première fois ; heureusement son maître ne pouvait entendre les cris et les menaces du cavalier ; il serait mort de douleur.

Le lendemain, Raymond Lafage arriva de bonne heure à Toulouse. Les louis d'or du chanoine, le beau linge ourlé et blanchi par Brigitte suffirent à peine à ses folles dépenses pendant huit jours.

—Maître Raymond, se dit-il en rentrant au logis de l'Ecu où il passait les nuits et les jours à boire, à banqueter avec les étudians en droit, maître Raymond, vous êtes un mauvais sujet. Si M. le chanoine connaissait votre infâme conduite, il vous accablerait de sa malédiction. Il ne me reste plus qu'une pièce d'or ; demain j'irai voir M Rivalz : il est temps de se mettre au travail.

Il ne dormit pas de toute la nuit, et à huit heures du matin, frappait à la porte de l'atelier de Rivalz. Ce peintre, déjà célèbre et ingénieur en chef de la province du Languedoc, comptait déjà de nombreux élèves qui, plus tard, se firent un nom dans la peinture et l'architecture. Au moment où Lafage entra, il était occupé à faire le portrait de l'analiste Lafaille. Mal vêtu, s'exprimant avec difficulté, difforme, privé de tous les avantages extérieurs, Raymond fut reçu avec froideur par Pierre Rivalz.

—Monsieur, dit-il au peintre, en balbutiant quelques phrases presque intelligibles, M. le chanoine mon protecteur m'a donné cette lettre pour vous.

Pendant que Pierre Rivalz lisait la missive du doyen du chapitre de Sainte-Cécile, Raymond examinait attentivement le portrait de l'analiste Lafaille.

—Monsieur, lui dit-il tout bas, ce portrait n'est pas ressemblant.

—Vous croyez, mon ami, répliqua Rivalz qui avait déjà lu la lettre du chanoine.

—Monsieur Rivalz, je vous demande pardon ; mais il me semble que le nez de Monsieur n'est pas si aquilin et que ses yeux sont d'un gris plus foncé.

A continuer.

Connaissances Utiles.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser.

CHOSES QU'UN CULTIVATEUR NE DEVRAIT PAS FAIRE.

Mr. le Rédacteur.

Je crois qu'il ne serait pas moins utile de publier les choses, qu'un cultivateur ne devrait pas faire que les erreurs populaires ; car beaucoup des cultivateurs font des choses que s'ils connaissaient pour être aussi dangereuses, ils ne feraient pas. J'ai donc cru rendre un petit service à mes confrères en vous envoyant les réflexions suivantes.

1°. Un cultivateur ne devrait jamais entreprendre de cultiver plus de terre qu'il n'est capable de faire comme il faut ; une terre mal cultivée devient de plus pauvre en plus pauvre, au contraire un terrain bien cultivé s'améliore de plus en plus : il y a des personnes qui croient qu'il suffit de pouvoir mettre le grain à temps dans la terre mais ce n'est pas assez ; il faut que le terrain soit bien préparé et ensuite bien hersé.

2°. Le cultivateur ne devrait jamais garder plus de bêtes à cornes qu'il n'est capable d'en garder en bon état ; un animal en bon ordre en Novembre est déjà à moitié hiverné.

3°. Il ne devrait jamais être aux dépens de son voisin, pour des choses qu'il pourrait, avec un peu de prudence et de bonne conduite se procurer sur sa ferme ; il ne devrait jamais demander des fruits quand il peut planter des arbres, ni emprunter des outils quand il peut en faire ou en acheter, un grand personnage a dit, " L'emprunteur est un servant du prêteur. "

4°. Le fermier ne devrait ne devrait jamais se mêler de politique assez pour aller au point d'oublier de semer son blé, renchausser ses patates, etc. etc. il ne devrait pas non plus être aussi inattentif aux matières politiques, que d'être ignorant de ces grandes question nationales qui agitent toujours un peuple libre.

5°. Un fermier devrait fuir les portes des banques, comme il fuirait la peste et le choléra ; les banques sont pour les commerçants, les marchands et les hommes de spéculation.

6°. Il ne devrait jamais avoir honte de son nom de cultivateur.

7°. Aucun cultivateur ne devrait se laisser reprocher de négliger l'éducation de ses enfans ; il doit les faire fréquenter les écoles de bonne heure et les y laisser constamment, ne jamais leur en faire perdre excepté en cas de maladie. C'est ici un point sur lequel je voudrais m'étendre plus au long ; je reviendrai plus tard sur ce sujet. J'y ajouterai seulement quelques mots. Combien peu de bon sens montrent les personnes qui disent qu'un cultivateur n'a pas besoin d'une éducation ? Et pour quelle raison un cultivateur ne serait-il pas digne de jouir des douceurs qu'une bonne éducation offre ? A cela je réponds que oui qu'il est aussi digne de jouir de ces douceurs qu'aucune autre personne, et qu'il peut après sa journée faire lire les journaux, livres, etc. etc. et y puiser beaucoup de connaissances et d'agrémens.

8°. Un cultivateur ne devrait jamais boire de liqueurs fortes, s'il a de grandes fatigues, des travaux forts en aucun temps, et qu'il veuille jouir d'une santé robuste, qu'il soit tempérant dans toutes choses.

9°. Le fermier ne devrait jamais refuser un prix raisonnable pour aucune chose qu'il a à vendre. J'ai connu une personne qui avait plusieurs cents minots de blé à vendre et qui refusa 8 shellings dix sous car il voulait deux sous de plus et après l'avoir gardé 8 mois fut satisfait d'en trouver 6s. et demi.

10°. Il ne devrait jamais remplir ses chassis de vieilles catalognes, de vieux chapeaux, etc. etc. s'il tenait à aurai bientôt la reputation d'un ivrogne qui courte les chemins laissant sa femme et ses enfans mourir de faim à la maison.

Mr. l'Editeur après avoir examiné les choses qu'un cultivateur ne doit pas faire ne serait-il pas utile d'examiner celles dont il a besoin sur sa ferme.

CHOSES DONT NOUS AVONS BESOIN SUR NOS FERMES.

Nous avons besoin de plus de système, de plus d'emploi de plus d'instruction pour nos femmes, pour qu'elles soient robustes en meilleure santé, et qu'elles inspirent à nos enfants un plus grand désir d'entendre nos connaissances, d'améliorer nos anciennes coutumes de culture et d'élever nos fils, " *de la manière qu'ils doivent l'être,* " comme des indépendants laboureurs du sol.

Nous avons besoin de plus d'attention pour augmenter notre manière de cultiver, une conduite réglée avoir l'œil à tous les ouvrages de nos engagés, pour que nos terres, au lieu de s'amaigrir tous les ans, deviennent fertiles en produits et en profits.

Nous avons besoin de comprendre, mieux que nous ne le faisons, les principes et les grands avantages d'égoutter nos terres, vu qu'une partie de nos meilleures terres qui à présent ne produisent point et qui sont malsaines peuvent-être rendues productives, profitables et salubres.

Nous avons besoin d'étendre la culture des racines telles que les Carottes, Navets, Betteraves, et les trèfles, comme tendant à perpétuer la fertilité, en engraissant les bêtes à cornes et fournissant des engrais.

Nous avons besoin de la conviction que l'on peut améliorer nos terres, la détermination que nous les améliorerons, et alors nous deviendrons bientôt consciencieux que nous avons amélioré le maniement de nos fermes.

Je prends encore le parti de vous adresser comme dans ma dernière quelques recettes utiles et peu connues.

Pour empêcher les chevaux d'être tourmentés par les mouches.

Prenez deux ou trois poignées de feuilles de noyer, sur lesquelles vous mettrez deux chopines d'eau douce et froide laissez les tremper pendant une nuit et bouillir un quart d'heure. Faite-la refroidir et servez-vous-en. Pour s'en servir on prend une éponge et avant que le cheval sorte de l'étable on en frotte les parties sensibles avec la liqueur ci-dessus.

Mr. l'Editeur en insérant ceci vous obligerez un de vos plus assidus souscripteurs et lecteurs.

CANADIENS.

LE FANTASQUE.
QUÉBEC, SAMEDI, 20 MAI. 1843.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(*Qui bien aime bien châtie.*)

Bulletin des Bulletin.

Qu'est-ce que le bulletin ? C'est une jolie invention littéraire au moyen de laquelle les journalistes et autres parias de la république des lettres peuvent dire peu de chose en beaucoup de mots, à l'inverse justement de ce précepte de l'ancien bon tems tombé en désuétude, qui recommande de dire beaucoup en peu de mots. Tout le monde dans ce tems-ci pince plus ou moins soigneusement du bulletin, nous ne voyons pas du tout pourquoi le Fanta-que se priverait de ce commode agrément qui pour les uns est le strict nécessaire tandis que jusqu'à présent il l'a regardé comme un insigne superflu. Néanmoins il faut suivre la mode sous peine d'être appelé barbare, retardataire, obstructeur, voire même tory. La mode est un bulletin ! A nous donc le bulletin puisque c'est notre tour d'en cuisiner.

Avant de commencer nous devons dire que quand nous nous fourrons une fois dans la tête de faire une chose nous aimons qu'elle soit complète ou nous ne nous en mêlons pas du tout. Ainsi l'on conçoit que du milieu de notre atelier parmi les presses, les cases, les pupitres et les pierres de toutes façons il nous serait difficile de voir un tant soit peu loin ce qui se passe afin de le consigner immédiatement dans nos colonnes et d'en faire part aussitôt à nos amis les abonnés. Pour remédier à cet inconvénient nous avons l'intention de faire construire, sur le comble de notre maison, un magnifique observatoire armé de télescopes de *réflexion* et non pas *à réflection*, nouvelle découverte au moyen de laquelle on peut lire de fort loin dans l'intérieur des esprits à travers l'enveloppe plus ou moins épaisse qui les recouvre ; le cœur même des gouvernants et des officiels de toute espèce n'en serait pas impénétrable ; ainsi nous pourrions voir comme au grand jour sous le masque hypocrite dont se recouvrent certaines gens les ficelles dorées ou argentées qui les font mouvoir. Nous apercevrions sous le crane imposant et dur de quelques autres qu'il n'y a pas de cervelle ni d'âme là-dessous, en dépit des protubérances, des bosses et autres apparences souvent trompeuses. Nous pourrions compter, comme les traits blancs qui forment la tenue des livres d'un marchand de lait, les crimes et péchés que d'autres ont sur la conscience. Nous verrions à travers les murs et les parois de fer, combien d'argent véritable les banques tiennent en réserve pour payer au besoin aux travailleurs la fausse monnaie qu'elles font circuler. Nous pourrions tire sur les livres des marchands combien il y a de banqueroutiers véritablement malheureux et honnêtes. Nous lirions dans le cœur des repré-